

Voyages en périphérie

Roméo Savoie, *Une lointaine Irlande*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 88 p., 14,95 \$.

Gabriel Lalonde, *L'étreinte des oiseaux*, et Bernard Montini, *Dans les gerçures du temps*, Québec/Limoges, Le Loup de Gouttière / Le Bruit des autres, 2001, 122 p., 12,95 \$.

Gaston Tremblay (avec des photographies d'A. Tremblay), *Sur le lac Clair*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 80 p., 15 \$.

Jacques Paquin

Number 109, Spring 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37656ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Paquin, J. (2003). Voyages en périphérie / Roméo Savoie, *Une lointaine Irlande*, Moncton, Perce-Neige, 2001, 88 p., 14,95 \$. / Gabriel Lalonde, *L'étreinte des oiseaux*, et Bernard Montini, *Dans les gerçures du temps*, Québec/Limoges, Le Loup de Gouttière / Le Bruit des autres, 2001, 122 p., 12,95 \$. / Gaston Tremblay (avec des photographies d'A. Tremblay), *Sur le lac Clair*, Sudbury, Prise de parole, 2001, 80 p., 15 \$. *Lettres québécoises*, (109), 42–43.

Voyages en périphérie

L'attrait du lointain et l'étrange familiarité sont des motifs toujours aussi riches.

P O É S I E

JACQUES PAQUIN

VOICI DES RECUEILS DOUBLEMENT PÉRIPHÉRIQUES : ils proviennent d'en dehors de la métropole montréalaise (Moncton, Québec, Sudbury) et proposent des trajets où l'ailleurs, l'errance ou la défaillance font office de centre.

LA PEINTURE DES LOINTAINS

L'intitulé du recueil de Roméo Savoie, *Une lointaine Irlande*, renvoie en réalité à une mince section qui ouvre l'ensemble et qui comporte quatre poèmes. La suite des divisions poursuit toutefois le parti pris exotique (« suite amazonne », « parfois Barcelone ») pour effectuer ensuite un retour vers un lieu natal (« la rivière Kouchibouguac et dessin »). Mais la dernière section, de loin la plus importante (une trentaine de poèmes), mêle aussi bien des esquisses d'une vie au quotidien que l'art du peintre ou même une participation au Festival international de poésie à l'emblématique café Zénob de Trois-Rivières.



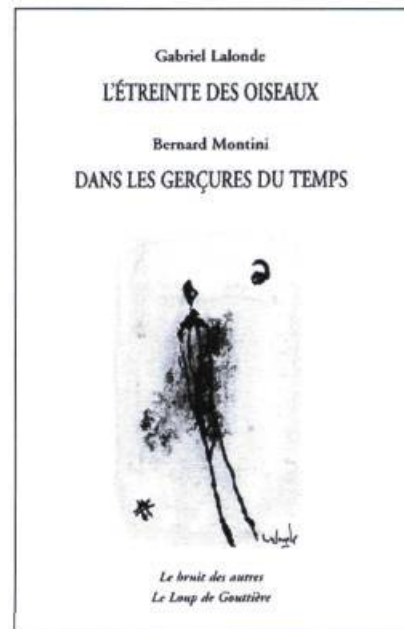
Roméo Savoie, qui s'est d'abord fait reconnaître comme peintre, est venu tardivement à la publication de poèmes et il continue d'écrire de la poésie à un âge vénérable, 74 ans, à l'exemple du regretté Alphonse Piché. La dernière publication de Savoie, *Dans l'ombre des images*, remonte à 1996 et dénote sensiblement le même de genre de préoccupations : la peinture, la relation amoureuse, le parc national Kouchibouguac, chaque texte « cherchant dans les plis / l'amorce du silence » (*Dans l'ombre des images*, p. 9). À cette différence que ce recueil-ci oblitère la présence du je, centrale dans le recueil précité. Aussi, la matérialité du poème apparaît plus resserrée grâce à la disposition des vers au centre de la page qui correspond à ce que mon traitement de texte appelle « paragraphe justifié ». Savoie n'oublie jamais qu'il est peintre et, il est clair, la poésie est pour lui une autre façon, comme chez Roland Giguère, de conserver une certaine continuité avec son art : « je trace des mots sur ta bouche / comme des graffiti » (p. 79). La distanciation du je au profit du geste d'écrire et de tracer les mots sur la page, la prédominance de l'espace sur le temps, l'usage de formes nominatives placent le regard au premier plan. Quand il évoque l'Irlande ou tout autre territoire dont il rend la lumière, Roméo Savoie situe sa parole bien au delà des impressions de voyage ou des carnets de voyageur. À peine le lecteur peut-il en reconstituer le paysage tant sa poésie se refuse à la représentation, préférant le suggestif aux lignes trop nettes. Une prédilection pour les paysages marins porteurs de brumes en fait un poète impressionniste. Novembre, saison pluvieuse où tout se confond en une même pâte, constitue un objet irrésistible pour l'œil et la main du peintre-poète :

*novembre l'eau de la rivière
et cet oiseau noir
qui plonge très vite
l'étang se fait miroir narcisse
revoit ses habitudes
la poussière colle aux vêtements (p. 54)*

La poésie ne résiste pas pour autant à la pensée, voire à la métaphysique. « Elle n'est jamais neutre », comme il est écrit dès l'ouverture du recueil. Pénétrer au cœur du paysage, c'est affronter le non-sens, il revient donc au regard d'aménager l'ordre mouvant des choses. L'apparente sérénité de ces textes feutrés cache une certaine inquiétude, celle de n'avoir pas bien vu. Si le poète songe à « posséder le monde comme un jardin », il lui faut tout de même se résoudre à « regarder là où le regard meurt » (p. 62). Lorsque la réflexion remonte trop en surface, sous forme plus abstraite, on sent que le charme risque de s'interrompre. Mais l'émotion finit toujours par affleurer dans cette écriture semblable à certaines pratiques artistiques qui travaillent à l'aide de retouches et d'esquisses.

ERRANCES CROISÉES

Plutôt qu'une double pratique artistique, le recueil que voici offre l'occasion de lire deux chemins d'écriture. L'entreprise d'un recueil qui fait entendre deux voix comporte un risque non négligeable : celui de la comparaison. Le lecteur est porté à établir des liens entre les deux textes, il en verra les similarités mais aussi les contrastes. L'un ou l'autre poète peut souffrir de la comparaison. C'est la première fois que le Loup de Gouttière tient le pari de la double voix, assuré en outre par la coédition. D'un côté Gabriel Lalonde, de Québec, un poète de la première heure du Loup de Gouttière ; de l'autre un Parisien, Bernard Montini, qui publie la majorité de ses recueils aux Éditions Le Bruit des autres. Ils signent respectivement *L'étreinte des oiseaux* et *Dans les gerçures du temps*. Les deux intitulés suggèrent une certaine crispation, vérifiable aussi dans la mise en page des poèmes. Les brefs paragraphes qui composent cette prose ponctuée en accentuent les ressemblances. La quatrième de couverture attire l'attention sur le motif de l'errance comme axe de convergence, ce qui est incontestable. En effet,



c'est le caractère éphémère du monde qui traverse la partie écrite par Lalonde : « Les jours passent. Nous passons » (p. 14.) ; Montini brosse le portrait pour le moins étrange d'un homme qui « marche sans chercher ce que ses pas veulent dire » (p. 68). Lalonde, fidèle à sa manière, va nourrir sa poésie à même une nature dont on sent bien qu'elle est volontiers le reflet d'une représentation féminisée. De la rencontre entre le monde naturel, la femme et le poète jaillira « le souffle en quête d'amour » (p. 52). Or, c'est pour contrer l'invasion de la technoscience et des profits qu'elle génère aux dépens de l'humanité que Lalonde dresse une forme de réquisitoire aux accents pathétiques. Pour Montini, au contraire, le personnage, identifié à la troisième personne, traverse des lieux dévastés, certes, mais toujours à la périphérie des villes. Gares, hangars, pylônes et communauté des éboueurs forment le lot de son trajet titubant.

C'est là que bifurquent les chemins d'errance de l'un et l'autre poète : Lalonde cherche à convaincre son lecteur de l'égarement du monde, Montini campe un personnage qui subit tour à tour les métamorphoses d'un homme appelé « homme-paysage ». Le premier condamne le présent pour retrouver le temps mythique de la fusion entre les hommes et la nature ; le Parisien reste à ras de texte pour composer avec force détails le récit poétique d'un homme perclus de douleur qui change au gré des terres qu'il arpente. Si l'on s'arrête aux derniers vers de chacune des voix, on pourra se prêter au jeu de les lire comme un dialogue :

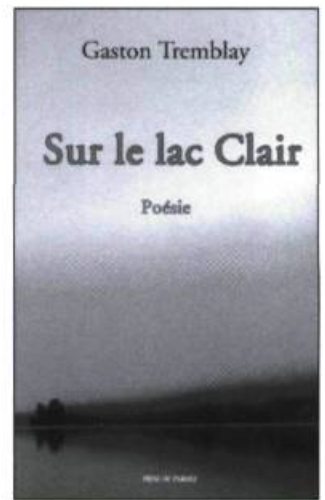
Lalonde : « J'entends mon cœur qui bat. » (p. 63)

Montini : « Il apprend à jeûner, décousu dans l'air du temps. » (p. 121)

La rencontre a bel et bien eu lieu ; ces deux-là, sans parler tout à fait la même langue, ont fini par se croiser en dérivant l'un vers l'autre.

UNE POÉSIE QUI CLOCHE

Je ne connaissais pas Gaston Tremblay, qui a été pourtant directeur des Éditions Prise de parole où est publié *Sur le lac Clair*. Et peut-être n'est-ce pas le recueil qui devait me le faire connaître. Le poète qui prétend écrire « sans gomme / au crayon feutre / Et, surtout, sans dictionnaire (p. 12), s'embarrasse peu de peaufiner son art. Il affirme écrire en vers libres (!) et ressentir « des relents de poésie / quelques rots de bière / Et des brûlements (sic) d'ailleurs » (p. 14.) Certaines conjonctions semblent être dotées d'une valeur qui m'est restée énigmatique, comme le « car » et le « et » qui forment à chacune de leur apparition un vers unique. On se demande pourquoi. Et si je vous disais que je me suis surpris à imaginer de subtils réseaux phonétiques entre ce lac Clair et cette conjonction causale ? J'en ai été quitte pour une vaine interrogation à propos d'un poète qui s'enhardit à répéter presque mot pour mot un même vers dans deux poèmes distincts (p. 13 et 22). La surface du lac, comme des événements qui y sont rattachés, peut être objet de poème, mais le langage dont use le poète n'a pas à suivre la même pente. Les vieux, pour Gaston Tremblay, ce sont « Les vieux cochons », il y a un « Langage chien » et « les poètes ne sont pas faits pour vivre en ville » (p. 65). On ne peut que donner raison au poète : il serait en effet inutile, dans ce cas, de recourir au dictionnaire.





Des livres pour savoir



Éditions Nota bene



353 p. 25,95 \$



487 p. 29,95 \$



567 p. 29,95 \$



163 p. 20,95 \$



284 p. 24,95 \$



155 p. 20,95 \$

Collection Littérature(s)

Collection Essais critiques

Les Cahiers du CRELIQ